Ami du Clergé du 1er octobre 1931

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Panégyrique de S. Denys. — Le païen, le converti, l'apôtre martyr, 577.
Petits prônes. — XLVIII. *20e Dim. après la Pentecôte :* La foi de l'officier, 579.
Pour la fête de sainte Thérèse d'Avila. — Sa dévotion envers Marie, 581.
Pour la Journée des Missions. — Les Œuvres missionnaires, 585.
Aux Enfants de Marie. — LXVII. Les péchés de langue, 587.
La prédication des choses qui nous entourent. — 107. Le sourd, 588. — 108. Les lunettes, 589.

PANÉGYRIQUE DE SAINT DENYS

(9 octobre)

LE PAÏEN, LE CONVERTI, L'APÔTRE MARTYR

Mes frères,

L'histoire de S. Denys [1], le fondateur et le patron de l'Eglise de Paris, fait partie du bagage d'instruction élémentaire du petit Français, comme l'histoire de S. Remi ou de sainte Geneviève. Du plus profond de notre enfance, déjà lointaine pour certains, nous remontent à la mémoire quelques souvenirs un peu vagues peut-être, mal assortis, difficilement identifiables de prime abord, mais non pas complètement effacés. Ils appartiennent à ce côté merveilleux de la vie des Saints qui impressionne si vivement une imagination d'enfant et lui rend leur histoire agréable et fidèle, comme une légende.

Ces souvenirs, il suffit, me semble-t-il, de les évoquer, de les préciser, de les reclasser pour composer une vie de S. Denys assez complète et vraiment attachante à cause de tous les échos du passé qu'elle éveillera en nous. Ils se rapportent en effet aux différentes phases de son existence, dont ils forment l'illustration la plus caractéristique. Ils polarisent tous les événements des trois périodes très nettes qui partagent la vie de S. Denys : la période païenne, la période de la conversion, la période du chrétien, de l'apôtre et du martyr.

Aussi, est-ce autour de ces souvenirs que je voudrais grouper l'histoire de S. Denys en trois chapitres rapides et pratiques. Car au fur et à mesure que cette vie se déroulera sous nos yeux, elle suggérera des leçons d'une actualité étonnante à notre époque de civilisation matérielle raffinée qui semble faire retour au paganisme de l'Athènes de S. Denys. Et n'est-ce pas la manière vraiment chrétienne de commémorer et d'honorer les Saints que de recueillir et d'utiliser les enseignements qu'ils nous laissent ?

I. — *Période païenne*

Comme une étoile miraculeuse avait annoncé la naissance de Notre-Seigneur à Bethléem, des perturbations atmosphériques marquèrent sa mort à Jérusalem. « Des ténèbres couvrirent toute la terre jusqu'à la neuvième heure, nous disent les évangélistes. Le soleil s'obscurcit (Luc, XXIII, 44-45)... la terre trembla, les rochers se fendirent » (Matth., XXVII, 51). Témoin de ce spectacle tragique, le centurion qui se tenait en face de Jésus, s'écria : « Vraiment cet homme était le Fils de Dieu » (Marc, XV, 39).

Mais ces phénomènes étranges n'émurent pas seulement les témoins immédiats de la mort du Sauveur. Là où ils se firent sentir, ils éveillèrent la curiosité des âmes droites. Ainsi l'étoile de la crèche était allée chercher les Mages d'Orient.

A cette date, en Egypte, à Héliopolis, deux jeunes gens qui suivaient avec passion leurs cours d'astrologie, s'étonnèrent de cette éclipse imprévue et imprévisible à ce stade de la marche de la lune et du soleil. « Qu'est cela ? dit l'un d'eux à son ami. Que peut signifier ce prodige si nouveau et si extraordinaire ? — C'est un signe, répondit l'autre, qu'il y a quelque changement dans les choses divines. — Oui, reprit le premier, ou le Dieu de la nature souffre, ou toute la machine du monde va se détruire et retourner à son ancien chaos. » Celui qui parlait de la sorte révélait une âme sincère, attentive, réfléchie, inquiète du mystère du monde et en quête de la vérité.

C'était Denys. Il était né à Athènes, quelques années seulement après Notre-Seigneur. Par sa famille il appartenait à la haute société de la ville. Par son instruction et son éducation, il avait échappé à la corruption des mœurs païennes de son milieu et de son époque. Sans doute entrait aussi, dans le fait de cette préservation exceptionnelle, une intervention miraculeuse de la Providence qui avait des vues sur lui. Ainsi nous arrive-t-il aujourd'hui encore de rencontrer des âmes qui semblaient vouées par leur origine et leur société à l'erreur et à la perversion et qui ont gardé pourtant intactes, on ne sait par quel prodige, la droiture de leur intelligence et la pureté de leur cœur.

La réflexion de l'étudiant de vingt-cinq ans devant les perturbations qui accompagnaient la mort du Christ, nous donne une idée exacte du Denys de la période païenne : une nature droite, soucieuse de vérité, toute prête à l'accepter, telle que la lui révélera l'observation de ce qui l'entoure et quelles que soient ses exigences. Elle est sur le type de la Pauline de Polyeucte : « Elle a trop de vertu pour n'être pas chrétienne. » Ces âmes, Tertullien les a définies dans une formule hardie quand il les a appelées « des âmes naturellement chrétiennes ».

Ne vous semble-t-il pas que même de cette phase de la vie de S. Denys, du Denys d'avant son christianisme, se dégage une leçon d'une brûlante actualité ? Malgré un renouveau religieux qui se manifeste surtout dans les élites, dans la masse nos générations contemporaines sont descendues à un tel étiage d'indifférence qu'elles n'ont même plus l'inquiétude de l'au-delà et qu'elles se désintéressent de la vérité. Les événements s'accumulent qui devraient

[1] Non pas peut-être celle de la science moderne, mais du moins celle de nos vénérables traditions.

faire réfléchir et attirer les regards et les cœurs vers la vérité : ruines et misères multipliées par les doctrines d'erreur et la liberté des mœurs, vitalité toujours rajeunie d'une Eglise vieille de dix-neuf siècles, miracles périodiques de Lourdes... Et la foule ne réagit pas devant ces faits ; elle a perdu cette préoccupation, cette inquiétude humaine du mystère de ce monde, du sens de la vie qui tourmentait le jeune Denys au spectacle des cataclysmes de la mort du Christ.

II. — *Période de conversion*

Aujourd'hui, c'est l'animation des grands jours dans l'Aréopage d'Athènes.

L'ardent S. Paul qui vient de gagner la grande cité, a tout de suite senti bouillonner son sang d'apôtre au spectacle de cette ville pleine d'idoles. Il a parlé aux Juifs dans la synagogue ; il a parlé aux païens eux-mêmes sur l'Agora. Et les Athéniens, amateurs de beaux discours et de nouveautés, ont entraîné ce semeur de paroles, comme ils disent, jusqu'à l'Aréopage pour entendre les explications du novateur.

L'aubaine est bonne pour le grand prédicateur du Christ. Et celui-là sait accrocher l'attention. Il a le secret de l'à-propos pour gagner son auditoire.

« Athéniens, dit-il, je constate qu'à tous les égards vous êtes éminemment religieux. Car, lorsqu'en passant je regardais les objets de votre culte, j'ai trouvé même un autel avec cette inscription : « Au Dieu inconnu. Celui que vous adorez sans le connaître, je viens vous l'annoncer. » (Act., XVII, 22-23).

Et il parle du Dieu inconnu des païens : du vrai Dieu, créateur de toutes choses, invisible et indépendant, et qui nous tient tous sous son autorité. Il parle des jours de salut qu'il vient d'offrir au monde par la mission du Christ. Il parle de ce Christ et de sa résurrection...

Mais à ce mot de résurrection on ricane : « Nous t'entendrons là-dessus une autre fois ! » Ceux qui jouissent du présent n'aiment pas qu'on agite, même de loin, l'épouvantail de l'au-delà.

Pourtant quelques auditeurs furent remués. Ils suivirent ce messager d'une religion qui leur donnait à penser. Quand ils la surent divine, ils lui donnèrent l'adhésion de leur foi.

« De ce nombre, ajoute S. Luc, qui nous fait dans les *Actes des Apôtres* l'histoire des débuts de l'Eglise, le récit de ces événements, de ce nombre furent Denys l'Aréopagite, une femme nommée Damaris et d'autres avec eux. » (Act., XVII, 34).

Ainsi, avec l'âme droite que nous lui connaissons, Denys est allé à la vérité... Quand il a cru l'avoir rencontrée sur son chemin dans la personne et sur les lèvres de cet inconnu qui parlait avec une telle audace convaincue devant le Sénat enlisé dans ses superstitions, le contraste de cette foi avec le scepticisme de ses compatriotes qui ironisaient, a conquis à S. Paul sa nature généreuse. Et d'initiation en initiation, à l'école du grand Apôtre, il est venu à la foi, il a embrassé la vérité..., évidemment à travers toutes les difficultés de famille, de milieu social, de préjugés et de renoncements que suppose une conversion et que nous pouvons imaginer facilement par l'histoire du retour à Dieu des hommes en vue de notre temps : les Brunetière, les P. de Foucauld, les Psichari, pour ne citer que des morts.

Mais la vérité est exigeante à ce point. Si l'intelligence dont Dieu nous a dotés nous crée le devoir naturel et évident de nous instruire de notre destinée au spectacle de la nature et des événements de l'histoire, ce n'est pas pour le plaisir tout spéculatif d'une découverte intellectuelle. Pilate se moque qui pose la question : « *Quid est veritas ?* »... et qui s'en lave les mains. La vérité sur la destinée humaine n'est pas seulement « statique, » mais « dynamique ; » non pas seulement théorique, mais pratique ; elle oblige logiquement à une organisation de l'existence en fonction de cette destinée, à une adaptation de la conduite de sa vie au plan de Dieu, à une orientation de ses pas et démarches par les routes et vers le but qu'elle éclaire.

III. — *Période du chrétien, de l'apôtre, du martyr*

Montmartre, *mons martyrum*, le mont des martyrs : c'est le troisième souvenir qu'éveille chez nous le nom de S. Denys, celui auquel se rattache la dernière période de sa vie, la période du chrétien, de l'apôtre, du martyr.

Sous la conduite de S. Paul, Denys s'est acheminé vers la religion nouvelle ; il a reçu le baptême ; il est chrétien.

Mais il est rare qu'un converti de cette qualité reste dans le rang. A cause de sa notoriété, la conversion ne peut manquer de faire immédiatement le tour du grand public. Dans la religion qu'il vient d'embrasser, où il n'est pourtant qu'un nouveau venu, sa situation passée, son influence, sa valeur le préparent à jouer un rôle.

Par la dignité de sa vie comme par sa science, Denys possédait l'estime de ses concitoyens. Ceux-ci l'avaient élu aux plus hautes magistratures de la ville. A l'époque de sa conversion, il siégeait au Sénat et au gouvernement de la République d'Athènes.

S. Paul vit tout de suite en lui le chef de la jeune chrétienté athénienne qui était née de son discours à l'Aréopage et qui commençait de grandir. Il le leur donna comme évêque. Elle devint sous son administration et au souffle de sa parole apostolique la plus florissante Eglise de la Grèce.

Mais, cette Eglise devenue prospère, il fallait à son activité d'autres terres à défricher. Il vint à Rome confier ses rêves au pape Clément et lui demander ses ordres. C'est alors qu'il reçut pour mission l'évangélisation des Gaules.

L'organisation de l'Eglise d'Athènes avait fait son apprentissage. Arles, sur son chemin, était une colonie importante de l'Empire romain, comme peut en juger encore aujourd'hui le visiteur des Arènes, du Théâtre antique, des Thermes. Denys en fit une sorte d'étape d'approche de son évangélisation pour la laisser bien vite à l'apostolat d'un de ses prêtres, S. Rieul, qu'il nomma évêque d'Arles.

Pour lui, secondé toujours par les deux missionnaires Rustique et Eleuthère, qui le suivaient depuis Athènes, il poussa jusqu'à Lutèce, le Paris d'alors, qu'il allait de sa voix appeler au Christ et baptiser dans son sang.

Tout de suite, sa parole conquérante gagna les âmes. On se convertissait en foule. Bientôt il fallut songer à organiser cette communauté prospère.

De son vivant S. Denys avait déjà créé quatre centres importants de culte chrétien : une première église en l'honneur de la Sainte Trinité, puis une deuxième dédiée aux saints apôtres Pierre et Paul, où plus tard sainte Geneviève viendrait souvent prier, qu'elle ferait embellir par le roi Clovis, et qui un jour garderait son tombeau et prendrait son nom ; deux autres enfin sous les vocables de Saint-Etienne et de Notre-Dame des Champs pour qui S. Denys avait cette vénération profonde qui s'est perpétuée en héritage dans la dévotion parisienne et française pour Marie : *Regnum Galliæ, regnum Mariæ.*

Pareil développement de la religion chrétienne devait éveiller l'attention des pouvoirs publics. Embrasser la religion de Jésus de Nazareth, c'était répudier la religion des dieux de Rome. Et le politique et le religieux étaient si étroitement unis sous l'empire romain, que le pouvoir regardait et redoutait l'abandon des dieux comme une émancipation de son autorité.

Le préfet Fescennin Sésinne, qui représentait à Lutèce les empereurs de Rome, s'émut. La politique de ses maîtres était persécutrice. Il serait persécuteur.

Denys, Rustique et Eleuthère, qui n'opéraient pas dans le mystère, mais au grand jour, furent facilement arrêtés, et avec eux les convertis les plus influents. Sur leur refus d'apostasier, on les soumit à toutes les tortures en usage depuis bientôt un siècle contre les chrétiens : le fouet, les grils rougis à blanc, les bêtes fauves préalablement affamées dans leurs cages. Rien ne fit contre leur constance, rien non plus contre leur vie que Dieu sauvait miraculeusement pour accréditer la vérité de la religion prêchée par ses apôtres.

Enfin on leur trancha la tête. L'exécution se fit au nord de la ville, sur une colline jusque là dédiée à Mercure. Désormais cette colline porterait son nom immortel de Montmartre, Mont des martyrs.

Martyrs, c'est-à-dire témoins de la vérité, S. Denys et ses compagnons l'avaient été jusqu'au sang. Ils avaient compris que pour des hommes de leur situation surtout, les exigences de la vérité allaient jusque là, jusqu'au devoir de la faire prévaloir sur l'erreur. N'était-ce pas, du reste, l'ordre de leur Maître qui avait dit : « *Eritis mihi testes,* vous serez mes témoins, » comme lui-même avait déclaré solennellement devant Pilate qu'il était né et venu en ce monde pour rendre témoignage à la vérité ? (Jo., XVIII, 37).

Le préfet de Lutèce pouvait croire qu'il avait anéanti leur œuvre avec eux. Il l'avait fécondée. Le sang des martyrs est une semence de chrétiens.

Le dialogue d'Héliopolis, le discours de S. Paul à l'Aréopage d'Athènes, l'exécution capitale sur la colline de Montmartre, voilà toute la vie de S. Denys. L'amour de la vérité, la docilité à la suivre, le courage à en témoigner, voilà toute la leçon de son exemple. Après dix-huit siècles écoulés, ces leçons et cet exemple sont opportuns surtout dans cette grande Eglise de Paris qu'il a fondée et qu'il protège.

La tradition rapporte qu'après l'exécution sanglante de Montmartre, le corps tronqué du martyr se leva de lui-même, qu'il prit sa tête entre ses mains, qu'il la porta en triomphe à deux lieues de là, jusqu'à l'endroit où s'étend aujourd'hui la ville de Saint-Denis.

Ainsi, après sa mort même, l'évêque martyr semblait vouloir étendre encore le champ de son apostolat et de son œuvre.

Geste symbolique, qui nous assure de son intérêt et de son intercession au ciel pour que règne dans le grand Paris d'aujourd'hui, le Paris du centre et le Paris de la banlieue, la vérité qu'il est venu lui apporter et pour laquelle il est mort.

PETITS PRONES

XLVIII

20e Dimanche après la Pentecôte

LA FOI DE L'OFFICIER

Il s'agit aujourd'hui d'une guérison miraculeuse. Le fait s'est produit après la fameuse conversation avec la Samaritaine. Jésus s'était rendu à Cana, on ne sait pour quelle cause. On lui annonça bientôt l'arrivée d'un fonctionnaire de la petite cour d'Hérode Antipas, un Juif par conséquent, attaché par son service à la ville de Capharnaüm, à trente kilomètres environ. Cet homme avait gravi la pente escarpée qui mène du lac au plateau de Galilée. Son âme était affligée, car son fils était en danger de mort, et il pria Jésus de descendre pour le guérir. Le fait est plein d'enseignements pour nous.

I

La démarche de ce père nous apprend le devoir des parents et les conditions de leur prière pour leurs enfants ; car ce qui vaut pour la guérison corporelle, vaut aussi bien pour la guérison spirituelle. Cet homme vient parce qu'il croit en la puissance de Jésus. Il croit, et cependant la réponse du Sauveur est un reproche à sa foi. Nous avons bien entendu sa prière ; nous ne voyons pas la défiance qui travaillait son âme, mais nous la connaissons par le témoignage de Jésus, qui a entendu les paroles et, en même temps, pénétré dans le fond du cœur. D'ailleurs, il est manifeste par la suite du récit que cet homme ne croyait pas encore, lorsqu'il priait le Seigneur de venir dans sa maison. Car lorsqu'on lui eut appris que son fils était guéri et qu'il eut constaté que la guérison avait eu lieu à l'heure même où le Seigneur lui avait dit : « Al-

lez, votre fils est plein de vie, » le texte porte qu'*il crut*, lui et toute sa maison. Il ne croyait donc pas encore auparavant. Ou bien, si sa foi était sincère, elle était imparfaite, car il ne supposait même pas que Jésus fût en état de faire un miracle à cette distance.

L'imperfection de sa foi se manifeste si on la compare à celle du centurion, dont la foi a si profondément ému Jésus, alors qu'il disait : « Je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, mais dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri. » Mais, comme il arrive chaque fois que Jésus condescend à parler aux âmes de bonne volonté, l'observation de Jésus a déjà perfectionné la foi de cet officier, qui est un père malheureux. Et puis, ce n'était pas le moment de discuter, quand chaque instant était peut-être mortel. Avec une impatience angoissée, l'officier insiste : « Seigneur, descendez avant que mon fils meure. » A cette sommation d'un cœur inquiet, Jésus répond en exauçant ce père plus rapidement qu'il n'eût pu l'espérer : « Va, ton fils vit. » L'officier crut et s'en alla, telle est la conclusion fort concise de l'Evangéliste.

Jésus ne l'a donc pas blâmé de demander une guérison miraculeuse, mais de ne l'avoir pas demandée avec une foi convenable. Il a donc guéri le fils en augmentant la foi du père, car ce dernier crut aux paroles de Jésus et il s'en alla sans être accompagné de lui, croyant bien que sa vertu de guérir s'étendait partout. Il commençait donc à croire ce qu'il ne croyait pas auparavant.

II

Cette foi, cependant, ne fut ni entière ni parfaite, ainsi que le prouve la suite du récit. Quand, le lendemain, l'officier rencontra ses serviteurs venus à sa rencontre, pour lui annoncer la bonne nouvelle de la guérison, il voulut, pour constater si le fait était vraiment miraculeux, savoir s'il était arrivé par hasard à une heure quelconque, ou à une heure précise, d'après l'ordre du Christ. Il s'informa de l'heure à laquelle le malade s'était trouvé mieux. Ils lui dirent : « La fièvre l'a quitté hier à la septième heure ». Le père reconnut donc que c'était l'heure à laquelle Jésus lui avait dit : « Ton fils vit. »

Par cet exemple remarquable, S. Augustin et d'autres nous enseignent qu'on doit distinguer plusieurs degrés dans la foi, comme dans les autres vertus, savoir le commencement, l'accroissement et la perfection. La foi de cet officier commença lorsqu'il se mit en route et qu'il adressa sa prière à Jésus en faveur de son fils ; mais alors sa foi n'était pas sans incertitude, car s'il croyait que cette guérison pût être produite par la puissance de Jésus, il ne croyait pas qu'elle pût l'être sans la présence de ce même Sauveur. Sa foi prit de l'accroissement lorsqu'il accueillit avec confiance la parole de Jésus et s'en alla. Elle atteignit la perfection après que les serviteurs lui eurent annoncé le rétablissement de son fils. Alors, il devint un apôtre, puisqu'il entraîna tous les siens à embrasser la même foi que lui. Il y a quelque chose de semblable dans le cas de la Samaritaine, où l'on suit aussi le progrès de la foi qui aboutit à l'apostolat auprès de ses concitoyens.

Ce cas est intéressant aussi au point de vue des devoirs des pères de famille et des chefs de groupe. Les responsabilités ne s'étendent pas seulement à la santé et à la vie du corps, mais aussi à la vie surnaturelle des âmes. L'influence chrétienne d'un père de famille doit s'étendre à sa famille, et celle d'un chef à son entourage, à ses serviteurs, par l'éducation chrétienne et le bon exemple.

III

Nous pouvons voir aussi dans cette page d'Evangile, sous un symbole et dans la réalité de personnages vivants, l'économie intime et les rapports réciproques entre les trois grandes vertus de la vie chrétienne, la foi, l'espérance et la charité.

Par la foi, nous croyons en Dieu, en Jésus-Christ son Fils unique, et en toutes les vérités qui nous ont été révélées et que l'Eglise nous propose. La foi est une grâce, un don de Dieu. Elle peut exister sans la charité. Mais si nous avons la charité, elle lui est toujours proportionnée. Plus nous aimons Dieu, plus grand est l'horizon de la foi, plus ferme l'attachement de notre cœur à la vérité révélée.

L'espérance est, à proprement parler, le premier degré de l'amour. Nous aimons Dieu, nous obéissons à sa loi, nous conformons notre volonté à la sienne, mais pour le profit que nous en tirons, pour la récompense ; profit et récompense dès ce monde, par la paix de la conscience, les biens spirituels et temporels accordés ici-bas, profit et récompense surtout dans l'éternité. Et quand notre cœur aime et obéit à la loi divine, en vue de la récompense future, il espère.

Par la charité, nous aimons Dieu pour lui-même, en raison de son excellence. Nous l'aimons parce qu'il est souverainement aimable ; nous lui obéissons parce que tout doit être ordonné à la gloire de Dieu. Par l'espérance nous aimons Dieu pour nous-mêmes ; par la charité, nous aimons Dieu pour lui-même.

L'officier vient à Jésus, non pour glorifier Dieu et son Messie, mais parce qu'il a besoin de la puissance de Jésus. Il vient conduit, non par l'amour pur, par la charité, mais par l'espérance, comme c'est souvent le cas pour nous. Son fils commençait à mourir. Le mal physique l'avait atteint et le conduisait promptement à la mort. Notre fils à nous, c'est notre intelligence, ou notre volonté, ou notre corps, où est entré le mal moral. Les maladies de l'intelligence sont l'ignorance, l'erreur, les préjugés, le doute, le scepticisme. Celles du cœur sont l'amour exagéré des créatures ou de nous-mêmes, l'avarice, la jalousie, l'égoïsme, la haine, les passions. Celles de notre chair, ce sont la concupiscence et ses suites.

Nous sommes tous les officiers du grand Roi, nous devons un jour faire partie de sa cour céleste. Nous avons tous un fils malade, quelque partie de nous-mêmes. Et cette maladie, si Jésus ne la guérit, nous conduit à la mort. C'est cette connaissance qui

amène beaucoup d'âmes à la foi ou la leur fait retrouver.

L'officier a foi en Jésus, en son pouvoir, dont il a entendu parler, dont il a eu des preuves. Et parce qu'il croit il espère. Mais parce qu'il n'a que l'espérance, l'amour incomplet, sa foi aussi est incomplète; et il est peu éclairé sur la puissance de Jésus. Et Jésus cependant récompense l'une et l'autre par un prodige. Et ce bienfait devient la source de beaucoup d'autres plus précieux, car la grâce vient habiter la maison de l'officier, c'est-à-dire le cœur de tous ceux qui y demeurent. C'est ce qui était arrivé pour Zachée, à propos de qui l'Evangile dit que « Aujourd'hui cette maison a reçu le salut. » Et peu à peu l'espérance se transforme en amour pur, en charité parfaite, cette vertu qui durera éternellement même alors que la foi et l'espérance auront cessé.

POUR LA FÊTE DE SAINTE THÉRÈSE D'AVILA

(15 octobre)

SA DÉVOTION ENVERS MARIE

Mes frères,

Il n'y a que quelques années, quand on parlait de celle qui est la gloire la plus éclatante du Carmel, et dont nous célébrons aujourd'hui la fête, on disait tout court : « Sainte Thérèse. » Maintenant, depuis les faits de Lisieux, une autre expression s'est répandue et fait même partie désormais de notre langage. On ne parle plus que de la *grande* Thérèse et de la *petite* Thérèse.

La « grande Thérèse » ! Comme le mot dit bien la chose, ainsi que tant d'autres de nos expressions populaires ! Pour les petits que nous sommes, Thérèse d'Avila semble grande, trop grande de toute la hauteur de ces sommets où l'ont portée ses contemplations. Dans sa vie, on lit comme un roman les minuscules aventures de son enfance et de sa jeunesse de petite Espagnole ; mais dès qu'elle entame les chapitres de ses oraisons, nous nous perdons dans ces régions inconnues.

Le plus récent de ses historiens l'avouait en toute humilité : « Très souvent, écrivait-il, la Sainte nous laisse éblouis sur le seuil du mystère, devant des splendeurs dont elle est seule à être illuminée, des joies dont elle est seule à jouir... Elle s'épuise à nous dire qu'il faut les avoir éprouvées pour en parler avec compétence... Nous ne pouvons pas avoir de société avec elle, du moins sur le plan habituel de sa vie intérieure... Elle a cherché pendant toute sa vie, non seulement dans les confessionnaux d'Avila, mais de l'Espagne entière, des âmes fraternelles capables de la comprendre. Longtemps elle a souffert de sa solitude, de se sentir un cas unique [1]. » Nous sommes des nains à côté de ce géant de la sainteté.

Eprouver ce sentiment de notre petitesse devant la grandeur de sainte Thérèse, c'est déjà lui rendre hommage. En face de la majesté de Dieu, nous estimons comme la plus parfaite des louanges le silence de notre admiration : *Tibi silentium laus.* Serions-nous aussi condamnés à nous taire pour rendre à sainte Thérèse le seul hommage dont elle soit digne ?

Peut-être. Mais pour profiter des leçons de sa vie, — ce qui est la meilleure manière d'honorer les saints, — il faut avoir le courage d'apprendre ses leçons.

Si la grande mystique nous dépasse de toute sa taille, si ses états d'oraison nous sont étrangers, si les enseignements du *Chemin de la perfection* ou du *Château de l'âme* nous restent mystérieux, il y a tout de même dans cette vie de la grande Thérèse des exemples à la portée des plus humbles.

Ainsi, une des caractéristiques de sa vie de piété, c'est le culte des saints. Ses saints de prédilection forment toute une litanie qui va de Notre-Dame à S. Pierre, S. Paul [1], sainte Madeleine, S. Augustin, sainte Claire [2]... en passant par le glorieux S. Joseph [3], qui la guérit miraculeusement et dont elle devint depuis la panégyriste et la zélatrice attitrée. Et remarquons-le, ce culte des saints n'est pas un détail insignifiant de sa vie et de sa mission, mais un des grands facteurs de sa sanctification et un des articles essentiels du programme de son œuvre providentielle, qui fut de dresser une barrière au protestantisme envahissant, à cette hérésie iconoclaste, destructrice du culte des saints et surtout de la Vierge.

Apprenons donc à son école à vénérer, à aimer, à prier la T. S. Vierge Marie, Notre-Dame, la Reine de tous les saints. Suivons les ascensions de son amour pour Marie à travers les trois grandes périodes qui divisent presque également son existence : sa vie de jeune fille, sa vie de Carmélite, sa vie de Réformatrice. Reconnaissons dans cette dévotion ce qu'elle fut pour elle, ce qu'elle doit être pour nous : un secret de sainteté et d'activité féconde.

I. — *Dévotion de Thérèse jeune fille*

Sainte Thérèse naquit à Avila le 28 mars 1515, d'Alonso Sanchez de Cepeda et de Béatrice de Ahumada, épouse en secondes noces, après la mort de Catherine del Peso. Elle était la sixième enfant d'une belle famille qui en comptera douze, trois du premier lit, neuf du second. Plus que par son rang, elle sera le centre et la gloire de ses frères et sœurs, par sa magnifique destinée.

Cette magnifique destinée, comme toute destinée humaine, s'ébaucha dans le milieu familial, entre un père qui mourut avec le regret de n'être pas moine et une mère « ornée des plus belles vertus », a écrit sainte Thérèse, surtout d'une douce patience, à travers une existence qui ne fut guère qu'une longue maladie. Quel souvenir filial ému et reconnaissant elle leur consacre dans sa vie par elle-même ! Elle se rappelle que déjà le nom de Marie entrait dans cette initiation à sa ferveur enfantine : « ...Le soin,

[1] Louis Bertrand, *Sainte Thérèse*, Introduction, p. 13. — Paris, Arthème Fayard.

[1] *Vie par elle-même*, c. XXIX.
[2] *Ibid.*, c. XXXIII.
[3] *Ibid.*, c. VI.

dit-elle, avec lequel ma mère nous faisait prier Dieu et nous inspirait de la dévotion envers Notre-Dame, ainsi qu'envers quelques saints, excitèrent en mon âme comme les premières étincelles de la piété, à l'âge, ce me semble, de six ou sept ans [1]. »

Nous verrons tout à l'heure, au premier mouvement de Thérèse trop tôt orpheline, avec quel accent sa maman de la terre devait lui parler de sa mère du ciel.

Avant ce jour de deuil, on vit dans une telle atmosphère de ferveur qu'avec Rodrigue, son frère de sang et de cœur, la voilà partie se faire trancher la tête par les Maures, pour gagner plus vite le paradis. « Mais, note Thérèse, nous avions un père et une mère, et c'était là le plus grand obstacle [2]. » Et en effet il se trouva un oncle malencontreux pour arrêter sur leur route nos deux futurs martyrs et les ramener sans auréole à leur mère qui les gronda fort, tandis que Rodrigue — c'est l'éternelle histoire — se disculpait tout en larmes sur la petite sœur : « Ce n'est pas moi, c'est la nina qui m'a entraîné [3]. » Et l'algarade maternelle reçue et oubliée, les deux enfants se consolaient de l'aventure héroïque manquée, en jouant aux ermites dans un coin du jardin.

Menus souvenirs d'enfance, mais qui nous aident à nous représenter la ferveur de ce milieu familial où évoluaient de tels rêves.

Mais dans le tourbillon des rêves, la réalité passa avec tout ce qu'elle traîne après elle de dur et de douloureux. A trente-trois ans, Béatrice, la mère de Thérèse, mourait. Et c'est alors que la petite orpheline, qui allait avoir douze ans, eut cet élan spontané vers la Vierge, qui nous révèle la tendre confiance qu'elle avait en elle dès cet âge : « J'entrevis la grandeur de la perte que je venais de faire, raconte-t-elle. Dans ma douleur, je m'en allai à un sanctuaire de Notre-Dame et, me jetant au pied de son image, je la conjurai avec beaucoup de larmes de me servir désormais de mère. Ce cri d'un cœur simple et naïf fut entendu : j'avais une mère dans la Reine du ciel. Depuis ce moment, jamais je ne me suis recommandée à cette Vierge souveraine, que je n'aie éprouvé d'une manière visible son tout-puissant secours [4]. »

A sa Communion solennelle, tout enfant s'agenouille devant la statue de la Vierge pour lui réciter une consécration apprise par cœur. On l'a stylé à cela. Mais encore une fois, qu'une petite de douze ans, frappée par le malheur, ait spontanément comme première pensée de recourir à Marie et de lui dire en larmes, sans le secours d'une formule, mais avec son âme : « Je suis bien malheureuse ; je n'ai plus de maman ; prenez-moi pour votre fille », voilà qui nous en dit long sur la dévotion à Marie que Béatrice avait inspirée à sa Thérèse et dont sa Thérèse avait rempli son cœur [5].

La vie reprend le dessus sur la mort. « Sachez, mon Père, écrira Thérèse, qu'on me félicitait de trois choses en particulier : on disait de moi que j'étais une sainte, que j'avais de l'esprit et que j'étais belle. Je croyais deux de ces choses : je m'imaginais que j'avais de l'esprit et que j'étais belle [1]. » Cet esprit qu'on lui reconnaissait s'enfiévra à cette époque à la lecture des romans de chevalerie qui composaient la bibliothèque de sa chère défunte, jusqu'à lui faire prendre la plume pour en écrire à son tour ; et sa beauté qu'elle rehaussait alors d'un brin de coquetterie et même de parfums, fut pour elle et pour ses cousins un des charmes de ces joyeuses réunions de famille auxquelles elle se plut à cette date de sa vie.

Plus tard, au souvenir de ces lectures romanesques et de ces jeux innocents de sa vie de demoiselle, elle s'accusera comme une pécheresse, elle parlera de ses débordements, elle se comparera à une Madeleine repentie. Mais personne ne prendra à la lettre ce *mea culpa* de sa délicatesse d'âme. Ils avaient raison, ceux qui la félicitaient de trois choses en particulier, de ce qu'elle avait de l'esprit, de ce qu'elle était belle — ce qu'elle savait — et de ce qu'elle était sainte, ce qu'elle ignorait et qui pourtant était encore plus vrai.

Il faut le reconnaître, s'il n'y avait pas péché, le danger existait. Mais la Vierge qu'elle avait choisie pour mère veillait pour la maman disparue : « ...Si je suis revenue de mes égarements, a dit sainte Thérèse, mon retour a été son ouvrage [2]. » l'ouvrage de Marie qui la prenait à cet âge, en sa dix-septième année, dans son couvent de Notre-Dame de Grâce où allait se décider sa vocation.

II. — *Dévotion de Thérèse Carmélite*

A cette vocation elle résista d'abord. « Elle souhaitait que le bon plaisir de Dieu ne fût pas de l'appeler à la vie religieuse [3]. » Mais la Sainte Vierge, sa mère à double titre depuis la consécration de l'orpheline, la Sainte Vierge a placé sur le chemin de la pensionnaire des Augustines, une de ces âmes religieuses, aimablement et saintement conquérantes, Marie Buceno, qui la mène doucement vers sa destinée : après trois ans de débats passionnés, à la suite de la lecture des Lettres de S. Jérôme, malgré son père qui refusait son consentement, elle entrait chez les Carmélites, au couvent de l'Incarnation d'Avila, aussi vaillante à se livrer au bon Dieu qu'elle avait été opiniâtre dans « sa bataille [4] » avec lui.

A en conclure du contrat de donation, passé, à quelques jours de l'entrée au noviciat de Thérèse,

[1] *Vie* ch. I.
[2] *Ibid.*
[3] Cf. Louis Bertrand *op. cit.*, Ire P., ch. II.
[4] *Vie*, ch. I.
[5] **Louis Bertrand écrit à ce sujet : « De bonne heure, Thérèse eut un culte tout filial pour Notre-Dame. Elle nous conte que lorsque dona Beatrix mourut, elle se jeta en pleurant aux pieds d'une statue de la Vierge, et elle la supplia d'être désormais sa mère... La future Carmélite voit dans cet élan de confiance, dans ce joli geste enfantin, si affectueux et si tendre, l'indice manifeste de sa vocation carmélitaine. En se sentant abandonnée, son premier mouvement est de se jeter dans les bras de la Vierge protectrice du Carmel. » (Ire P., ch. II).**

[1] Cité par Louis Bertrand, *ibid.*, ch III.
[2] *Vie*, ch. I.
[3] *Vie*, ch III.
[4] *Vie*, ch. III.

entre le monastère de l'Incarnation et le père de la Sainte, don Alfonso, qui avait enfin consenti, c'est vraisemblablement en la fête de l'Assomption, le 15 août 1533, que la fugitive s'était présentée au Carmel. Et « il est infiniment probable qu'elle choisit à dessein le jour de la fête de la Vierge, pour lui faire l'offrande de sa jeunesse et le sacrifice de son cœur [1]. » Cette fête de l'Assomption marquera d'autres grandes dates de son existence [2], et comme pour récompenser sa dévotion à ce glorieux mystère de la Mère du ciel, quand elle sera entrée dans la période de ses visions et de ses extases, Dieu lui donnera d'entrevoir ce triomphe de la Vierge ressuscitée et glorifiée. « Un jour de l'Assomption de Notre-Dame, a-t-elle raconté elle-même sur la fin de sa vie, il plut à Notre-Seigneur de me montrer dans un ravissement comment cette Reine des anges était montée au ciel, avec quelle joie et quelle solennité elle y avait été reçue, et la place qu'elle y occupait. Mais de rapporter comment cela se passa, c'est ce qui m'est impossible ; tout ce que j'en puis dire, c'est que la vue d'une telle gloire en faisait rejaillir une très grande sur mon âme. Cette grâce produisit en moi les plus heureux effets ; elle me donna une soif plus insatiable de souffrances et un désir plus ardent de servir cette souveraine Dame élevée par ses mérites à un tel comble de gloire [3]. »

Mais l'heure de ces ravissements n'a pas encore sonné pour la novice Carmélite qui prend l'habit le 2 novembre 1533. Il lui faudra auparavant cheminer longuement par les sentiers de l'épreuve : de la maladie, de l'aridité, de la suspicion. Il n'y a pas d'exception : c'est par le chemin de la croix qu'on arrive à la lumière de la gloire, *per crucem ad lucem*.

Elle vient de faire profession (3 novembre 1534). La voilà irrévocablement, pense-t-elle, dans ce couvent de l'Incarnation dont elle a si héroïquement franchi le seuil. Ses rêves et ses vœux de solitude avec son cher Rodrigue dans le jardin paternel vont devenir une réalité dans le jardin du Carmel.

Mais la maladie qui lui cause d'indicibles souffrances et la fait condamner par les médecins, l'oblige presque aussitôt à rentrer chez son père. Les usages du monastère de l'Incarnation prévoyaient et autorisaient alors ces retours au foyer paternel. Deux années, elle vivra à la campagne ou chez son père, hors de cette clôture où elle avait rêvé de commencer son union éternelle avec Dieu.

Les imprévus et les inconnus de notre vie sont toujours conduits par la Providence. Cette initiatrice qui vouerait sa Réforme à la sanctification des âmes sacerdotales, avait besoin de toucher du doigt certaines plaies morales pour mieux comprendre la

[1] Louis Bertrand, IIe P., ch. I.
[2] Par exemple la grande maladie dont elle guérit miraculeusement par l'intercession de S. Joseph, et qui marqua le début d'une vie plus sainte (1527) ; la fondation du premier couvent de Carmélites Déchaussées en dehors d'Avila, à Medina del Campo (1567) ; l'apparition et les encouragements de la Vierge pendant la liquidation de St-Joseph d'Avila (1561). Voir *Vie*, ch. XXXIII.
[3] *Vie*, ch. XXXIX.

nécessité du remède. C'est dans ce contact avec le monde qu'elle rencontra et releva une âme consacrée, ou mieux qu'elle fut entre les mains de la Vierge, sa Mère, l'instrument de sa miséricorde, car celle qui avait reconnu dans ce qu'elle appelle le retour de ses égarements l'ouvrage du Refuge des pécheurs, renvoie à cette même Vierge miséricordieuse tout le mérite de cette conversion : « Notre-Dame, je n'en puis douter, lui fit sentir son puissant secours ; car il était très dévot au mystère de sa Conception — comme elle-même au mystère de son Assomption — et il en célébrait la fête avec grande solennité [1]. »

Elle rentre à l'Incarnation. Aux épreuves de santé qui l'accompagneront toute sa vie, s'ajoutent de nouvelles épreuves morales. La vie d'oraison, la vie d'union à Dieu est vraiment une gageure dans ce couvent dont les parloirs ne désemplissent pas et où, sous prétexte de conversations pieuses, l'âme fausse continuellement compagnie à Dieu qui l'attend dans le recueillement.

Thérèse souffre de cette vie partagée. Elle trouve indélicat de se présenter à Dieu avec une âme dissipée et par respect pour l'interlocuteur divin elle quitte l'oraison. Quand elle la reprend, sur l'ordre du P. Vincent Varron, elle n'y trouve que sécheresse, aridité, désolation, et, des années durant, celle que l'Eglise appelle la mère des âmes intérieures, *mater spiritualium*, séchera d'ennui dans la prière, au point, comme elle l'avoue, de guetter l'heure qui annoncera la fin de l'oraison.

Mais comme elle avait levé les yeux vers le Refuge des pécheurs, elle fait appel maintenant à celle qui est aussi la Mère du bel amour et le vase insigne de dévotion, *Mater pulchræ dilectionis, vas insigne devotionis*. C'est dans sa vie, et par conséquent d'elle-même qu'elle a écrit, en s'adressant à Notre-Seigneur, de l'âme honteuse de ses infidélités aux grâces de l'oraison : « Elle redouble de dévotion envers la Reine du ciel et la conjure de vous apaiser [2]. » La Carmélite redoublait cette dévotion qui l'avait jetée à douze ans au pied de l'image de la T. S. Vierge.

Dieu couronne ses efforts. Marie lui ouvre les celliers de l'amour divin dont elle a les clefs. Elle est comblée de dons surnaturels, des états les plus hauts de l'oraison, de ravissements, de paroles intérieures, de visions.

Mais, dès là qu'elle en est comblée, ces dons passent la commune mesure. Que sont, dit-on, ces confidences d'une petite religieuse qui en dit et qui en sait plus long que les livres de ses directeurs de conscience, sinon les illusions d'une imagination malade et surexcitée ? Et la voilà suspecte près de ses confesseurs, près de ceux qui devraient être ses guides et qui se refusent à la suivre en lui déclarant tout net qu'elle se fourvoie.

Alors la Vierge en qui elle a mis toute sa confiance, intervient. Elle lui envoie, en la personne de S. Pierre d'Alcantara, l'homme de Dieu qui la ras-

[1] *Vie*, ch. V.
[2] *Vie*, ch. XIX.

sure et lui permet de dire en toute certitude comme Jeanne d'Arc : « Mes voix ne m'ont pas trompée ; mes voix viennent de Dieu. » Et maintenant, dans le sentiment de sa reconnaissance, elle bénit la T. S. Vierge, à qui elle n'avait cessé, comme elle le dit, de se recommander.

III. — *Dévotion de Thérèse réformatrice*

Depuis quelque temps déjà, ces voix intérieures lui parlaient de fonder un monastère où les religieuses se répandraient moins au dehors, garderaient davantage la clôture et leur cellule, seraient uniquement à l'Epoux de leur âme.

Aussi bien l'idée était dans l'air. Un soir de juillet 1560, lors d'une réunion de pieuses jeunes filles dans la cellule de Sœur Thérèse, comme on s'entretenait ensemble de perfection, une âme ardente, Marie de Ocampo, qui deviendrait la Mère Marie-Baptiste, émit le projet d'une Réforme du Carmel à la manière des Franciscaines Déchaussées. Ainsi les aspirations des âmes rejoignaient les désirs de Notre-Seigneur.

Pour la Réforme de son grand Ordre du Carmel, c'est Thérèse d'Avila que la T. S. Vierge choisit, à cause de cet amour, de cette confiance, de cette piété filiale dont elle est l'objet de sa part et elle ne va cesser désormais de l'assister pour lui permettre de la mener à bout, à travers tant d'obstacles, humainement insurmontables, qui barreront sa marche en avant. Plus que jamais, dans la vie de la grande Réformatrice, va s'établir, de sainte Thérèse à la Sainte Vierge et de la Sainte Vierge à sainte Thérèse, ce courant alterné de prières et de grâces qui mettra en mouvement l'œuvre de la Réforme à travers les fondations successives. Et parce que sainte Thérèse est entrée maintenant dans la période de ses hautes contemplations et de ses visions intellectuelles ou sensibles, c'est dans ses colloques intérieurs et ces apparitions répétées que se débattront toutes les graves questions relatives aux Carmes Déchaussés.

Nous l'avons dit, Notre-Seigneur avait déjà commencé de manifester à la sainte son désir de fondations plus sévères, et cela pour la gloire de sa Mère, comme en témoigne une apparition postérieure [1]. Vers le même temps, Sœur Thérèse recevait la visite d'une grande servante de Dieu à qui la T. S. Vierge était apparue et avait ordonné de poursuivre l'œuvre de la Réforme carmélitaine.

Devant ces manifestations non équivoques de la volonté de Dieu et les aspirations toutes pareilles de ces âmes qui l'approchaient, la Carmélite s'était ouverte à ses confesseurs et à ses supérieurs, de son projet d'une fondation plus rigoureuse à Avila. La chose avait transpiré au dehors. La rumeur de cette nouveauté défrayait toutes les conversations dans certains milieux de la ville.

Vous imaginez là-dessus les beaux tapages des salons d'Avila, les discussions pour et contre, plus contre que pour, dans les couvents des religieux, les intrigues de quelques dames auprès des magistrats pour les amener à intervenir.

Devant l'opinion publique qui prend parti, l'administration carmélitaine s'intimide. Le Provincial retire à sainte Thérèse l'autorisation accordée de mettre son projet à exécution. Son confesseur la blâme de son zèle indiscret... puis, sur de nouvelles instances de sa pénitente, l'autorise à se remettre à l'œuvre, tandis qu'elle en appelle à Rome.

Pour l'écarter, ses Supérieurs la chargent d'une mission à Tolède. Quand elle rentre, Rome a parlé. Elle fonde St-Joseph d'Avila.

Mais les ennemis de la Réforme ne se tiennent pas pour battus. Ils intriguent de plus belle. La Prieure de l'Incarnation donne ordre à Sœur Thérèse de réintégrer son premier monastère ; elle comparaît devant le Chapitre de son Ordre, en accusée ; l'obéissance l'immobilise encore quelques mois à l'Incarnation, tandis que, à St-Joseph, ses premières filles vivent orphelines de leur mère, jusqu'à ce qu'enfin, mûrie par l'épreuve, elle conquière de haute lutte le droit d'être toute à son œuvre.

A travers ces péripéties démoralisantes, qui donc sauvegardait sa vaillance d'âme ? Notre-Seigneur, ses intercesseurs du ciel, surtout la T. S. Vierge.

Un jour d'Assomption (1561), elle est ravie en extase dans la chapelle du monastère de St-Thomas. Elle se voit revêtue d'une robe éblouissante de lumière et de blancheur. Elle aperçoit la T. S. Vierge, à sa droite, qui lui prend les mains, qui l'assure que son dessein concernant la fondation s'exécutera, qui la met en garde contre la crainte d'un refroidissement de la première ferveur de ce mouvement. Et comme gage de la vérité de ses paroles, la T. S. Vierge met à son cou un collier d'or très beau d'où pendait une croix d'une valeur inestimable... « Je ne pus saisir rien de particulier dans les traits du visage de la Sainte Vierge ; je vis seulement en général qu'il était d'une ravissante beauté... Il me sembla que la très sainte Mère de Dieu était dans toute la fleur de la jeunesse... Je trouvai une source de consolation et de paix dans ce que cette Reine des anges venait de me dire sur l'obéissance : car j'avais de la peine à me soustraire à celle de mon Ordre [1]. » Et certes elle en avait besoin dans le débat douloureux de conscience que provoquait en elle la volonté manifeste de Dieu et l'opposition prolongée de ses Supérieurs.

Et quand elle entre enfin dans cette chère fondation de St-Joseph, qui marque le début de la Réforme thérésienne, qu'elle étendra ensuite à toute l'Espagne et qui se prolongera à travers le monde, quel réconfort pour elle d'apercevoir un jour après Complies la Vierge, couronnée de gloire, qui abrite sous son manteau blanc toutes ses filles à genoux en oraison !

Cette divine Mère le lui devait. Comme Thérèse enfant s'était placée sous sa protection, Thérèse réformatrice lui confiait en charge ses fondations. Elle l'intronisait officiellement première Prieure.

Ainsi lors de son priorat à l'Incarnation d'Avila,

[1] *Vie*, ch. xxxv.

[1] *Vie*, ch. xxxiii.

un de ses premiers actes fut de placer dans le chœur, à la stalle même de la prieure, une grande et belle statue de Notre-Dame du Mont-Carmel. Devant toutes les religieuses réunies, elle lui offrit le couvent et lui en remit les clefs. Quelques jours plus tard, comme on chantait au chœur le *Salve, Regina,* la T. S. Vierge venait elle-même en personne occuper la place que sa servante toujours fidèle lui avait assignée et lui témoignait qu'elle agréait le rôle qu'elle lui confiait : « Tu as eu une heureuse idée de me mettre à cette place ; je serai présente aux louanges que les religieuses de ce monastère chanteront en l'honneur de mon Fils et je les lui offrirai. »

Nous avons là sur le vif, raconté par la Sainte elle-même, ce que fut entre Thérèse réformatrice et la Vierge sa mère, cet échange de prières et de grâces qui dura toute l'époque des fondations, à travers les difficultés toujours renaissantes, jusqu'à la mort bienheureuse de la grande Thérèse, l'an du Seigneur 1582, où son âme s'envola au ciel sous la forme d'une blanche colombe.

* *

Quand Frère Aimé, le confesseur de sainte Angèle de Foligno, relisait à la Sainte les notes qu'il avait écrites après leurs entretiens, ces pages rappelaient à peine à la confidente ce qu'elle avait contemplé et révélé à son directeur : « Tout ce qu'il y a de moins bon, disait-elle, tu l'as écrit ; mais de ce que sent mon âme tu n'as rien dit. »

Frère Aimé lui-même se comparait à un crible qui laisse passer « la farine subtile et précieuse et ne retire que le son. »

Je me rappelle aussi la boutade de sainte Thérèse à Frère de la Misère qui venait de faire son portrait : « Dieu vous pardonne, mon Frère, de m'avoir faite si laide ! »

On ne peut guère parler de la grande mystique sans se sentir sous le coup de semblables reproches et de pareils remords.

Pourtant, j'imagine qu'en vous racontant les relations de sainte Thérèse et de la Sainte Vierge, pour vous porter à son exemple à une plus grande dévotion envers cette bonne Mère dont elle avouait elle-même avoir toujours éprouvé d'une manière visible le tout-puissant secours, j'imagine que nous sommes à la source même de ses hautes oraisons.

Dans l'église construite par les Carmes sur l'emplacement de la maison paternelle de Thérèse d'Avila, on conserve précieusement le rosaire de la Sainte. Il est fait d'un bois grossier. Mais Thérèse l'a tant de fois récité et médité que les grains en sont polis et usés.

Soyez-en sûrs. Puisque Dieu veut que nous allions à lui par Marie, c'est dans cette pratique de piété envers la Vierge, en redoublant, comme elle l'a écrit, de dévotion pour cette bonne Mère, dans ses sécheresses et après ses infidélités, en s'entraînant à l'oraison dans la méditation des mystères du Rosaire, que la grande Thérèse s'est élevée, ou mieux a été élevée par Marie à cette union véritablement ineffable avec Dieu. Son rosaire tout usé d'Avila continue la prédication de sa vie. C'est l'enseignement de la grande Sainte mis à la portée des petits que nous sommes. Ainsi soit-il.

POUR LA JOURNÉE DES MISSIONS

LES ŒUVRES MISSIONNAIRES

Mes frères,

Avec l'approbation et les encouragements de Notre St-Père le pape Pie XI, les Evêques ont eu la pensée d'établir une fête annuelle appelée « *fête des Missions* », et cette fête consiste dans une journée proprement dite de *propagande,* de *prières* et de *secours* au profit des Œuvres qui concourent à procurer la conversion et le salut des infidèles dans les divers pays où malheureusement règne le paganisme. Cette fête ayant été fixée à l'avant-dernier dimanche d'octobre, nous la célébrons aujourd'hui.

Pour en comprendre l'opportunité, il faut considérer qu'à l'heure actuelle, sur quinze à seize cents millions d'habitants qui peuplent notre globe, il y en a plus des deux tiers qui ne connaissent pas le vrai Dieu. Songer qu'il y a dix-neuf siècles passés N.-S. Jésus-Christ est venu apporter au monde le salut, songer qu'il a mérité aux hommes cette grâce au prix de trente-trois années de vie pénitente, d'humiliations, de souffrances couronnées par la mort la plus ignominieuse et la plus douloureuse, et que, malgré tout, en ce moment, plus d'un milliard d'entre eux restent privés du grand bienfait de la Rédemption parce qu'ils ne jouissent pas des lumières de la foi, dites-moi, n'est-ce pas quelque chose de navrant ? Aussi, quand on a au cœur tant soit peu de charité, peut-on assister à ce spectacle lamentable sans être ému de compassion et sans reconnaître qu'il y a lieu plus que jamais de s'intéresser aux Œuvres missionnaires par les moyens les plus propres à en multiplier les fruits dans les régions livrées encore au paganisme ? C'est la raison pour laquelle a été établie la fête d'aujourd'hui, et cette fête est destinée à encourager tout particulièrement trois Œuvres que le Souverain Pontife recommande avec instance au monde catholique : la *Propagation de la Foi,* la *Sainte-Enfance* et l'Œuvre de *Saint-Pierre Apôtre.*

I

Les trois Œuvres en question doivent nous être d'autant plus chères qu'elles ont pris naissance, non pas à l'étranger, mais chez nous, en France, où la charité, on peut le dire, a toujours été en honneur.

1. L'Œuvre de la Propagation de la Foi a eu pour berceau la ville de Lyon. C'est là en effet que, sans s'être aucunement entendues, deux pieuses personnes, Mme Petit en 1815 et Mlle Pauline Jaricot en 1819, n'écoutant que leur bon cœur, entreprirent de plaider autour d'elles la cause des Missions nécessiteuses pour recueillir en leur faveur des aumônes au moyen de modestes cotisations. Cette

charitable initiative trouva le meilleur accueil chez les catholiques lyonnais, et dès l'année 1822 était fondé un comité pour organiser sur des bases solides l'œuvre que le bon Dieu a visiblement bénie puisqu'elle s'est étendue au loin d'une façon rapide : elle est actuellement connue et répandue dans le monde entier.

Comme son nom l'indique, elle a pour objectif de propager la lumière de la foi chez les nations infidèles, c'est-à-dire de faire connaître et aimer Jésus-Christ dans les régions où l'on n'a pas encore entendu parler de lui, de travailler à établir le règne de Dieu là où le démon domine en maître, de sauver finalement les âmes plongées dans les ténèbres de l'erreur et de peupler le ciel d'élus. Et cet objectif, elle le réalise sous le double patronage de S. François Xavier et de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, en fournissant aux missionnaires, aux prêtres, aux religieux qui s'en vont prêcher l'Evangile aux païens, les ressources dont ils ont besoin pour se livrer à leur laborieux apostolat.

Vous voyez alors, m. f., combien doit être grand le mérite d'une Œuvre qui se propose un but si noble. Pour l'apprécier justement, il faudrait connaître ce que valent en réalité les âmes dont le salut est en jeu. Or, la valeur des âmes est telle que rien ici-bas ne peut lui être comparé : cette valeur est plus grande que celle de toutes les choses de la terre, plus grande que celle de tout l'or du monde, plus grande que celle de tous les mondes réunis. Pour en avoir une simple idée, songeons à ce qu'a fait Notre-Seigneur : c'est pour les âmes, c'est pour les racheter, pour les sauver, qu'il a quitté, lui, le Fils de Dieu, la splendeur des cieux, qu'il s'est revêtu de notre nature humaine, qu'il est né dans une étable abandonnée, qu'il a pris en partage pendant toute sa vie les privations et les souffrances et qu'à la fin il a subi l'épouvantable agonie du Jardin des Oliviers, puis les tortures de la flagellation, du couronnement d'épines, du portement de croix et du crucifiement. C'est pour les âmes, c'est pour les racheter, les sauver, qu'il s'est anéanti dans la Sainte Eucharistie, que chaque matin, à l'autel, pendant le saint sacrifice, il s'immole, que nuit et jour aussi, au tabernacle et dans le ciel même, il intercède et fait appel avec des accents suppliants à la miséricorde de Dieu son Père. Or, du moment que l'Œuvre de la Propagation de la Foi a pris pour tâche de s'employer de son mieux à la conversion, au salut de la multitude des pauvres âmes enchaînées par le démon dans le paganisme, elle poursuit le même but que Notre-Seigneur. Et par conséquent, que font en définitive ceux qui s'intéressent à cette œuvre et s'y associent, sinon travailler de concert avec Notre-Seigneur ? Ils sont comme ses auxiliaires, ses coadjuteurs. N'est-ce pas là une œuvre magnifique, d'un mérite incontestable ?

2. Après l'Œuvre de la Propagation de la Foi, vient celle de la Sainte-Enfance.

Inutile d'entrer dans beaucoup de détails à son sujet, puisque chaque année, dans notre église, elle fait l'objet d'une petite fête à l'occasion de laquelle une instruction vous est donnée pour vous en signaler le but intéressant. Qu'il me suffise de vous faire remarquer que cette Œuvre est un peu moins ancienne que celle de la Propagation de la Foi, elle n'en diffère qu'en ce qu'elle vise tout spécialement le salut des enfants. Fondée en 1843 par un évêque de Nancy, Mgr de Forbin-Janson, et placée sous le patronage de la T. S. Vierge, elle est destinée en effet à secourir les missionnaires pour leur permettre de procurer le saint baptême à de nombreux enfants païens qui vont mourir, et surtout de racheter et de recueillir beaucoup d'enfants abandonnés par des parents sans cœur, de les racheter, dis-je, et de les recueillir, afin de les élever dans des orphelinats et d'en faire de bons chrétiens qui par la suite s'établiront et arriveront, en se groupant, à créer des villages chrétiens. Comme la précédente, cette Œuvre est donc elle-même on ne peut plus recommandable.

3. Vient en troisième lieu l'Œuvre de Saint-Pierre Apôtre. Cette Œuvre plus récente encore a pris naissance à Caen en 1880, grâce à une excellente personne qui en avait compris la nécessité pour faciliter et rendre plus efficace l'évangélisation des régions idolâtres. Comme la Sainte-Enfance, elle sert à compléter l'Œuvre de la Propagation de la Foi. En effet, tandis que la Sainte-Enfance permet aux missionnaires de pourvoir aux besoins des milliers d'orphelins qu'ils recueillent annuellement et auxquels il faut donner un abri, des vêtements et du pain, l'Œuvre de Saint-Pierre, placée sous le patronage du chef des Apôtres, les aide à recruter autour d'eux, au sein des familles converties et des nouvelles chrétientés, des enfants, des jeunes gens qui présentent des marques de vocation sacerdotale et qu'on s'applique dès lors à instruire dans des séminaires en vue d'en faire des prêtres et de former un clergé indigène.

Cette Œuvre est à l'égard des Missions ce qu'est chez nous, dans chaque diocèse, pour le bien de la religion, l'Œuvre des Vocations. Elle mérite grandement, elle aussi, d'être entretenue par la charité des âmes chrétiennes, et cela d'autant plus que le Souverain Pontife ne se lasse pas, quand il en a l'occasion, de la recommander chaudement au monde catholique avec les deux autres Œuvres qui sont d'un si précieux secours dans les contrées infidèles.

II

Voilà donc, m. f., les trois Œuvres que la fête d'aujourd'hui vient mettre en relief en nous conviant à leur accorder notre sympathie et à faire pour elles quelque chose.

La première marque d'intérêt qu'elles réclament de notre part réside dans *la prière*. La prière en effet, quand elle est fervente et confiante, plaît souverainement à Dieu et jouit sur son cœur d'une puissance merveilleuse pour le toucher et exciter sa miséricorde. Notre-Seigneur nous l'assure formellement lui-même en nous pressant de recourir à ce moyen pour obtenir les diverses grâces que nous

désirons de la bienveillance de son Père. Aussi, en union avec notre bon Sauveur qui voudrait tant que pas une seule âme ne se perde ici-bas, en union avec l'Eglise et son chef qui sont animés des mêmes sentiments, en union avec tous les vrais chrétiens, ne négligeons aucun jour de prier pour les Missions ; demandons à Dieu ardemment de prendre en pitié les pauvres infidèles qui n'ont pas l'avantage de connaître comme nous son Nom, et de leur envoyer, pour les éclairer, des prédicateurs de plus en plus nombreux, des apôtres qui aient la consolation de travailler parmi eux avec fruit à l'extension de son règne.

A cette première marque d'intérêt il faut en ajouter une autre : *l'aumône*. Donnons volontiers, donnons aussi généreusement que nous le pouvons quand on nous sollicite pour les Œuvres missionnaires ; donnons aux quêtes qui se font à leur profit et enrôlons-nous de bonne grâce, sans marchander, parmi les associés dont les cotisations annuelles servent à alimenter leur budget. Rappelons-nous pour cela, m. f., une chose à laquelle beaucoup de personnes ont le tort de ne pas réfléchir, à laquelle peut-être il leur répugne de penser, c'est qu'en ce monde nous sommes à proprement parler les intendants du bon Dieu. Les biens dont nous jouissons, de quelque nature qu'ils soient, ne nous appartiennent pas en toute propriété : ils appartiennent avant tout au bon Dieu lui-même qui nous en laisse la gérance avec la faculté, c'est vrai, d'en disposer d'abord pour notre usage et nos besoins personnels, mais aussi avec la recommandation d'en réserver une part à son intention, c'est-à-dire pour les œuvres pieuses et charitables. Et si, sous ce rapport, nous entendons lésiner, le bon Dieu a mille moyens de nous dépouiller de ce que nous lui refusons et voulons à tort garder pour nous. Au contraire, si nous tenons à lui être agréables en nous montrant larges dans la part destinée aux bonnes œuvres, loin d'y perdre, nous y gagnerons toujours, parce que le bon Dieu, en récompense, sous une forme ou sous une autre, nous la rendra au centuple.

M. f., tenez à contenter le bon Dieu en faisant preuve d'un véritable bon cœur pour les Œuvres des Missions, en les soutenant et en les recommandant autour de vous. Vous en serez sûrement bénis. Ainsi soit-il.

AUX ENFANTS DE MARIE

LXVII

LES PÉCHÉS DE LANGUE

« Celui qui ne pèche pas par la langue est parfait », a dit l'Esprit-Saint. Mais quelle chose rare !

I

Il y a la langue bavarde, intempérante, qui parle toujours, comme le ruisseau qui coule sans s'arrêter. Au lieu de laisser à ceux avec lesquels on s'entretient le loisir de développer leur pensée, au lieu de prêter attention à ce qu'ils disent, on se répand en un flot de paroles interminable.

Il y a la langue indiscrète, qui dit tout et ne garde rien de ce qu'il faudrait taire. Avec ce besoin immodéré de parler, une jeune fille discutera à tort et à travers de ce qu'elle sait et de ce qu'elle ne sait pas, sans aucune mesure. Combien en sont là « et parlent un moment avant d'avoir pensé [1] » !

Il y a la langue moqueuse, qui tourne tout en ridicule, personnes et choses. La peine qu'elle cause ou la défaveur qui en résulte pour le prochain lui importe peu : elle va disant à l'une, répétant à l'autre, et passant sa journée à ce petit travail de vipère.

Il y a la langue critique, qui s'ingénie à tout blâmer, même le bien. La conversation serait ennuyeuse si on ne glosait sur le compte d'autrui. C'est l'insinuation malveillante, c'est le demi-mot perfide. Soit habitude, soit jalousie, on dénigre ce que fait le prochain ou on le juge sur une rumeur défavorable. Prenons garde : toutes les abeilles, malgré la douceur de leur miel, ont leur dard.

Il y a la langue médisante, qui divulgue ce qu'on doit ignorer. Elle vient ordinairement d'un cœur susceptible, vindicatif, aigri. Que de jeunes filles s'inspirant de leur antipathie disent tout ce qui leur passe par la tête ! Le prochain, chaque coup de langue le perce et le déchire ; s'il n'a pas assez de travers ni de défauts, on lui en prête, et avec quelle générosité !

Il y a la langue impure. De jeunes personnes, oublieuses de la délicatesse de leur nature autant que des avertissements de leur conscience, proféreront ou accepteront la plaisanterie inconvenante. On comprendra, mais trop tard, l'imprudence de certains mots avancés sans réflexion.

Cette énumération des péchés de langue, on pourrait la continuer longuement, si peu qu'on ait l'expérience de la vie.

II

En agissant de la sorte, que fait-on ? On offense Dieu d'abord, et quelquefois gravement ; de plus, on attriste le prochain, qui ne peut ignorer ce que l'on dit sur son compte, car les échos lui en reviennent vite. Non seulement on cause de la peine au prochain, mais on ne se doute pas assez qu'une parole maladroite peut nuire à ses intérêts et lui porter dommage, un dommage qu'il faudra, ne l'oublions pas, réparer. Hélas ! qui donc se met en mesure de le faire? On se confessera, peut-être toutes les fois qu'on s'approche du saint Tribunal, de médisances et de calomnies plus ou moins graves ; on ne se donne jamais la peine de savoir si, en les proférant, on a causé un préjudice quelconque.

Le prophète disait : « J'ai mis une garde à ma bouche, afin de ne point pécher par la langue. » (Ps. XXVIII, 2). Pesons bien ces paroles, pour n'exprimer en conversation que ce qu'il faut, ni plus ni moins. Vous aurez toujours cette discrétion de langage qui est la noble parure d'une jeune fille bien

[1] **La Bruyère,** *Les caractères ; De la société et de la conversation,* **n. 15.**

élevée, modeste et pieuse. Votre conversation sera franche, charitable, sensée ; une réflexion sensée, quelques mots justes et choisis en feront les frais. S'il le faut même, nous n'hésiterons pas, quand on attaque en notre présence ce que notre foi adore et vénère, à y opposer une réponse ferme, mesurée ; serait-elle indignée, nous n'en serions que plus louables.

A part cette circonstance, si vous n'avez rien de favorable, ou si vous avez du mal à dire du prochain, gardez le silence sur son compte et laissez faire Dieu qui saura bien redresser les torts et corriger les abus. L'Evangile ne nous rapporte qu'un très petit nombre de paroles attribuées à la Sainte Vierge ; mais ces quelques mots sont pleins de réserve et de bonté. La Sainte Vierge aime le silence, elle se tait. Même lorsqu'elle gravit le Calvaire et se tient au pied de la croix où elle pleure, elle n'accuse pas les bourreaux de son Fils. Quel exemple pour nous ! Nous aimons tant à extérioriser nos impressions dans un déluge de paroles, avec cette intempérance de langage qui nous fait bavarder sans réfléchir, avec cette volubilité, cette précipitation ridicule qui nous fait juger de tout et de tous ! En entendant ceux qui agissent ainsi, les gens raisonnables se disent « que si leur langue est bien pendue, leur tête, en revanche, manque de cervelle ».

* *

Soyons charitables, nous surtout dont les lèvres s'ouvrent si souvent pour recevoir le corps de Jésus-Christ. La conversation est un des charmes de la vie, quand elle est bonne, calme, reposée. En pratiquant la charité, nous aurons nombre de fautes de moins à confesser. Et si, au jour du jugement, il nous faut rendre compte de toute parole inutile, que sera-ce des autres, de celles qui sont contraires à la vérité, à la justice ou à la vertu ?

LA PRÉDICATION DES CHOSES QUI NOUS ENTOURENT

107

Le sourd

Voici un prédicateur avec lequel il ne fait pas bon converser, mais qu'il nous sera très salutaire d'écouter aujourd'hui : c'est le sourd.

I. — LA SURDITÉ SPIRITUELLE

« Vous qui trouvez que j'ai l'oreille bien dure, vous ne vous apercevez pas que, croyant avoir bonne oreille, vous êtes bien plus sourds que moi et d'une surdité bien plus mauvaise que la mienne, car c'est à la voix de Dieu que vous êtes sourds, pour votre plus grand malheur. »

Que sont les hommes vivant sur la terre ? Une innombrable collection de sourds à tous les degrés. C'est de tous qu'on peut dire : « *Aures habent et non audient*. Ils ont des oreilles et ils n'entendent point. » (Ps. CXIII, 6). En effet, Dieu a beau leur parler de mille manières et bien fort : ils ne l'entendent point. Nous pourrions et nous devrions entendre Dieu partout et toujours, car

1. *Dieu nous parle* par les créatures qui, toutes, nous disent quelque chose de sa sagesse, de sa puissance, de sa justice et de sa bonté.

Il nous parle aussi par tous les événements, qui sont conduits par sa Providence pour le plus grand bien de ceux qui l'aiment, pour la conversion ou la punition des méchants.

Il a parlé — et cette parole nous arrive par les livres et la prédication — par les prophètes, par son propre Fils.

Dieu parle souvent au cœur de chaque homme par les bonnes pensées, les bons mouvements qu'il y fait naître, par les avertissements et les reproches de la conscience.

Enfin souvent il parle plus intimement et plus clairement à ses saints et par ses saints.

Donc il est bien vrai que Dieu parle à tous, et il parle d'une voix puissante qui devrait être entendue. Le psalmiste célèbre cette puissance de la voix de Dieu dans le psaume XXVIII. Cette voix, dit-il, brise les cèdres du Liban, ébranle le désert, étouffe les flammes, fait trembler la terre.

2. Et cependant elle est peu ou point entendue par la plupart des hommes, et ce qui est plus grave, très souvent *cette surdité est volontaire*. Il n'est pire sourd, dit-on, que celui qui ne veut pas entendre. Or très souvent les hommes ne veulent pas entendre, parce que s'ils entendaient ils devraient changer de conduite, et ils ne veulent pas changer.

Ils se mettent des tampons dans les oreilles pour ne pas entendre. Epais tampon, le refus d'assister aux sermons quand on pourrait et devrait y assister, tampon, l'omission des bonnes lectures, l'oubli immédiat des bonnes paroles qu'on entend, la résistance aux leçons qu'elles apportent et aux bons mouvements intérieurs de l'Esprit-Saint, tampon, enfin, la préoccupation, le souci absorbant des affaires temporelles, l'attache déréglée aux créatures, le péché, qui est un étouffement volontaire de la voix de Dieu dans la conscience et qui accroît la surdité spirituelle.

3. Cette surdité voulue est un *grand malheur*, car la voix de Dieu écoutée apporterait mille biens précieux : la lumière, la force, la conversion, l'espérance, la vertu, l'amour, la consolation, la joie, la paix, les mérites, le salut, le ciel, Dieu.

Par le refus d'écouter la voix de Dieu, non seulement on se prive de tous ces avantages, mais on en arrive à l'endurcissement, surdité subie et voulue, péché, punition du péché et cause de nouveaux péchés ; surdité lamentable qui laisse quelqu'un comme attaché au désordre malgré les avertissements, les conseils, les menaces, les châtiments, malgré les inspirations et les bons mouvements de la grâce.

Cette surdité mène souvent à l'impénitence finale, car elle rend Dieu sourd à la voix de ceux qui sont sourds à la sienne. Je vous ai appelés, dit-il, et vous n'avez pas voulu m'entendre ; vous avez mé-

prisé mes conseils et n'avez pas tenu compte de mes reproches. A mon tour je me rirai de vous quand se consommera votre perte : *In interitu quoque vestro ridebo*. (Prov., I, 26). Alors vous m'appellerez et je ferai la sourde oreille.

4. Et le grand *châtiment* de la surdité spirituelle, c'est que ceux qui auront été sourds jusqu'à la fin à la voix de Dieu retrouveront des oreilles pour entendre éternellement la condamnation et la malédiction divines, les reproches, les railleries, les cris, les hurlements des damnés, les ricanements des démons et les bruits affreux de l'enfer, la répétition incessante du mot « maudits ! maudits ! » Pauvres sourds spirituels, comprenez la gravité de votre situation et demandez votre guérison à Celui qui fait entendre les sourds et parler les muets.

II. — La dureté pour les pauvres et les malheureux

« *Nous autres sourds, nous entendons encore assez facilement quand on nous dit : Tiens,* » *mais nous redevenons sourds quand on nous dit :* « *Donne.* » *Ne nous imitez pas en cela, car devant Dieu une des plus mauvaises surdités est celle qui fait fermer l'oreille à la prière et aux cris des pauvres et des malheureux.* »

Bien fréquente cependant est cette surdité. Combien d'hommes ont le cœur dur et sont insensibles aux plaintes de ceux qui souffrent, aux appels de ceux qui sont dans le besoin ! Combien d'avares, de viveurs, d'égoïstes ne pensent qu'à eux et ne savent ouvrir ni leur cœur ni leur bourse !

Ils sont bien à plaindre, car Dieu leur adresse une terrible menace : « *Qui obturat aurem suam ad clamorem pauperis, et ipse clamabit et non exaudietur.* » (Prov., XXI, 13). Cette menace est double : celui qui est insensible aux misères des autres sera lui-même dans l'une ou l'autre misère, et quand il criera ses cris ne seront pas entendus. Notre-Seigneur lui-même nous l'annonce : « On se servira avec vous, dit-il, de la même mesure dont vous vous serez servis avec les autres. » Dieu fera miséricorde à ceux qui auront été miséricordieux, mais il sera impitoyable pour ceux qui n'auront pas eu pitié des autres. Et il nous en donne un exemple frappant dans le mauvais riche, qui est damné pour n'avoir pas eu pitié du pauvre Lazare.

— Mais, me direz-vous, n'a-t-on pas le droit de garder entièrement pour soi ce qu'on a acquis légitimement ?

— Non, même quand il s'agit de biens légitimement acquis, devant Dieu on n'est pas propriétaire, mais seulement économe, administrateur en son nom. C'est lui qui est le seul vrai propriétaire, puisque c'est de lui qu'on tient tout et qu'il reprend tout, tôt ou tard, quand et comme il le veut.

Or Dieu, seul propriétaire des biens qu'il a créés et distribués, exige une redevance sur ces biens de la part des économes temporaires ; il veut qu'on lui fasse sa part et la part des pauvres. Lui refuser cette part, c'est être aussi voleur que le fermier qui refuserait de payer ses fermages.

III. — Faire le sourd

« *Il m'est souvent bien utile d'être sourd pour ne pas entendre ce qui se dit, car la plupart des conversations dans le monde ne sont guère édifiantes, et ceux qui entendent bien devraient souvent se boucher les oreilles pour ne pas en être scandalisés.* »

Les oreilles sont, avec les yeux, une des grandes portes de l'âme. Il ne faut pas l'ouvrir à tout venant, car ce serait souvent laisser entrer l'infection, le péché et la mort.

Du reste, en écoutant, on fait sienne la faute de celui qui parle mal ; car ce sont les écouteurs qui font les diseurs. L'écouteur présente le sac ouvert, tandis que le diseur met dedans.

Il y a donc souvent obligation de faire la sourde oreille, pour ne pas être responsable des mauvaises paroles qui se disent et ne pas s'exposer à en subir la mauvaise influence, car on entend dans le monde beaucoup d'inutilités, de frivolités, de niaiseries, d'erreurs, de mensonges, d'appréciations erronées des personnes et des choses, d'obscénités et d'allusions scandaleuses, beaucoup de médisances, de calomnies, de paroles inspirées par la jalousie, la rancune, la malveillance ou d'autres mauvais sentiments, beaucoup d'impiétés, de blasphèmes. On y entend les vanteries des orgueilleux, les compliments menteurs des fourbes, des hypocrites et des séducteurs.

Soyez donc sourds quand il le faudra.

IV. — Ne pas faire la sourde oreille avec Jésus

« *Pensez, quand vous me rencontrez, à Celui qui n'a pas voulu faire le sourd quand il lui a été demandé de se sacrifier pour vous.* »

Quand Dieu le Père a dit à son Fils de se faire homme pour souffrir et mourir pour nous, celui-ci n'a pas fait la sourde oreille. C'est de lui en effet que le prophète Isaïe écrivait à l'avance : « Le Seigneur m'a ouvert l'oreille et je ne me suis pas détourné pour ne pas entendre ce qu'on voulait de moi. *Dominus aperuit mihi aurem, ego autem non contradico, retrorsum non abii.* J'ai livré mon corps aux coups, j'ai offert mes joues aux soufflets et mon visage aux crachats et aux outrages. » (L, 5-6). Pourquoi a-t-il consenti à tout cela ? Pour prendre notre place et se faire victime pour nos péchés.

Donc, de notre côté, ne faisons pas la sourde oreille quand Dieu nous demande quelque sacrifice pour lui être agréables.

108

Les lunettes

Aujourd'hui les lunettes sont de mode : on croit avoir un air distingué en les portant. Ecoutons ce qu'elles peuvent nous dire dans l'intérêt de notre âme.

I. — Un aperçu du monde surnaturel

« *Grâce à nous, ô hommes, vous pouvez percer quelques secrets du monde astronomique, contempler*

avec ravissement les grandioses paysages. Dieu, dans sa bonté, met à votre disposition un bien plus puissant télescope : il veut vous prêter en quelque sorte ses yeux pour vous faire entrevoir dès cette vie à travers un voile, par la foi, et dans l'autre vie sans voiles, par la vision béatifique, les secrets de sa divinité et les merveilleuses inventions de son amour pour nous. »

C'est tout un monde, un monde bien au-dessus de celui dans lequel nous sommes nés, que nous découvrent les révélations divines ; c'est un monde dans lequel Dieu nous élève par sa grâce pour nous faire arriver jusqu'à celui de sa gloire.

En regardant dans le télescope des révélations divines, nous voyons d'une vision abstraite, mais infaillible, Dieu, l'Etre infini, éternel, l'Océan de tous les biens, qui se suffit pleinement à lui-même, concevant le dessein de tirer du néant, et même de plus bas que le néant, de l'état de péché, des hommes, mélange de terre et d'esprit, pour les rendre capables de s'élever jusqu'à lui, de devenir semblables à lui, de partager sa gloire et son bonheur, et de ne faire plus qu'un avec lui.

Pour la réalisation de ce dessein, nous voyons se dérouler toute l'œuvre de la création, de l'incarnation, de la rédemption et de la justification. Après la chute d'Adam et la déchéance de sa race, le Fils de Dieu lui-même prend notre nature humaine avec toutes ses misères, le péché excepté, la divinité en se l'unissant personnellement. Par le travail, la souffrance et la mort acceptés, il mérite à cette nature humaine d'aller s'asseoir au plus haut des cieux en sa personne.

Pour faire participer les hommes à cette restauration, à cette divinisation de leur nature, il s'est associé son Eglise dont il a fait son épouse pour enfanter les âmes à la vie divine de la grâce, pour en prendre soin ensuite, jusqu'à leur enfantement à la vie de la gloire.

Et dans cette Eglise, que de merveilles ! C'est toute une vie surnaturelle, greffée sur la vie naturelle et organisée comme elle. Cette Eglise, épouse du Christ et mère des âmes, respire par ses enfants et avec ses enfants par la prière ; elle fait circuler la vertu du sang divin répandu au Calvaire par la messe qui est comme le battement ininterrompu du cœur de Jésus ; par la prédication elle jette dans les âmes la semence de vie, semence qui par la foi devient comme une conception surnaturelle. Puis vient l'enfantement par le baptême, l'accroissement par la confirmation, l'alimentation par la communion, le remède et au besoin la résurrection par la pénitence, et enfin la suprême préparation de l'enfantement à la vie de la gloire par l'extrême-onction.

Cette Eglise perpétue ses chefs et son sacerdoce par le sacrement de l'ordre, et par le sacrement de mariage ceux que la mort enlève de ce monde.

Par cette Eglise et dans cette Eglise, Dieu réalise le grand désir de l'amour : l'union. Par elle les hommes ne sont plus des êtres isolés, abandonnés à eux-mêmes, mais ils sont tous unis dans un corps immense dont le Christ est la tête, le St-Esprit l'âme, et dont ils sont tous les membres se prêtant un mutuel concours pour arriver au ciel, pour y faire le bonheur de tous et partager le bonheur de tous.

Voilà une petite synthèse des merveilles du monde surnaturel que la foi nous découvre. Merveilleux télescope ! Servons-nous-en, pour nous soutenir, nous encourager et nous enflammer d'une sainte ardeur.

II. — Rectifier les appréciations

« *O hommes, nous vous aidons à bien voir les choses qui vous entourent. Comme les yeux de votre âme, déformés par la faute originelle, sont incapables de bien voir, il faut absolument vous procurer un instrument qui vous fasse voir juste. Cet instrument ce sont les révélations divines, que la foi vous met devant les yeux pour écarter de dangereuses illusions.* »

Puisque Dieu nous a établis dans un monde surnaturel, pour nous conduire à une fin surnaturelle, nous devons, pour apprécier justement les choses, les voir uniquement à ce point de vue. Ce qui nous sert pour arriver à cette fin est bon, et cela à proportion de l'aide qu'il nous apporte, tandis que ce qui nous détourne de cette fin est mauvais à proportion de l'obstacle qu'il met à cette fin.

Combien peu d'hommes se placent à ce point de vue ! Combien au contraire, pour apprécier et juger les choses, suivent uniquement les inclinations de leur nature corrompue, égarée et aveugle ! Ils regardent comme bien tout ce qui flatte cette nature et comme mal tout ce qui la contrarie et la gêne. Plaisirs, richesses, honneurs, santé, réussite, voilà pour eux les grands biens, et même les seuls biens. Pauvreté, insuccès, souffrances physiques et morales, voilà les grands maux qu'ils redoutent et qui les font gémir.

Quelles erreurs ! La vérité, c'est que tout ce qui ne nous sert de rien pour sauver notre âme est parfaitement inutile, et comme valeur réelle égale zéro. Il est même moins que zéro, s'il constitue un obstacle au salut.

Or, le plus souvent, richesses, plaisirs, honneurs, succès, au lieu d'être un moyen de salut, sont un obstacle Ces faux biens nous séduisent, nous font oublier, offenser Dieu, et même prennent la place de Dieu dans nos affections.

Oh ! combien nous voyons faux quand nous faisons cas de biens qui ne durent qu'un instant, ne procurent que de bien pauvres satisfactions, laissent le cœur vide, ne peuvent mettre à l'abri des plus grands maux, sont une source de soucis, de regrets, de remords et peuvent même causer notre perte éternelle ! Il faut donc, pour voir juste, examiner ces faux biens avec des lunettes telles qu'elles changent leur aspect et les rapetissent au point que, réunis tous ensemble, ils n'apparaissent plus que comme un grain de poussière à côté des biens de l'âme et de l'éternité.

Quant à ces derniers biens, les hommes ont grand besoin de lunettes pour les voir tels qu'ils sont et

les apprécier à leur juste valeur. Tout ce que touche l'amour de Dieu, dans la vie surnaturelle, devient d'un prix infini, car dans tout acte d'amour il y a l'Esprit-Saint vivant et agissant en nous ; il y a donc acte divin, divinement méritoire. Il vaut donc bien mieux avoir fait un seul acte de cette nature que d'avoir gagné tout l'univers.

Cela étant, pensez quel cas on devrait faire d'une prière bien faite, d'une assistance pieuse à la messe, d'une fervente communion, d'une sainte lecture, d'une aumône généreuse, d'un service rendu au prochain, d'un sacrifice accepté, d'un devoir accompli, d'une mortification pratiquée, de la résistance à une tentation, d'une bonne parole dite, d'un pardon aussitôt accordé, d'une journée bien remplie, quand tout cela a l'amour de Dieu pour mobile.

Enfin combien les appréciations des hommes sont erronées, quand il s'agit des maux de cette vie ! On ne veut y voir que ce qui fait souffrir la nature. On ne les voit qu'à travers des verres de couleur noire, qui les rendent affreux, insupportables, désespérants. Mais la foi nous offre des lunettes aux verres de couleurs verte et rose, pour les recevoir avec espérance et avec amour. Alors ils changent absolument d'aspect. Ils ne sont plus en réalité des maux, mais de grands biens, puisqu'on en tire un bien mille fois plus grand que le mal.

Ayons donc soin de mettre toujours ces lunettes vertes et roses pour regarder nos maux.

III. — Ce qu'il faut voir plus près ou plus loin

« *O hommes, nous vous faisons voir tout près ce qui est loin. Vous, au contraire, vous voyez bien loin ce qui est tout près. C'est là une dangereuse illusion d'optique. Il faut vous procurer des lunettes qui rapprochent.* »

Que sommes-nous portés à voir trop loin ?

1. C'est d'abord Dieu et toute la cour céleste. En effet, Dieu, qui est esprit infini, remplit tout l'univers, nous sommes en lui comme le poisson dans l'eau. Il nous est présent par son être, par son action et par son regard.

Il y a encore une présence de Dieu plus intime pour les âmes : c'est celle qu'opère sa grâce. Par cette admirable invention de son amour, Dieu vit en elles, connaît en elles par la foi, aime en elles par la charité. Il les pénètre tellement qu'il ne fait plus qu'un avec elles. Elles n'ont pas à aller le chercher bien loin au fond des cieux quand elles veulent penser à lui, lui parler : *Prope est Dominus omnibus timentibus eum.* (Ps. CXLIV, 18).

On peut donc dire la même chose de l'humanité ressuscitée et glorieuse de N.-S. Jésus-Christ, présente au ciel et dans l'Eucharistie. Il n'y a pour Jésus ni distances, ni obstacles. Il nous voit donc, du ciel et de toutes les hosties consacrées, comme s'il était là, devant nous.

De même aussi la Bienh. Vierge Marie, tous les anges et tous les saints, qui participent à la vision de Dieu, voient d'un seul regard tout l'univers, toutes les créatures, tous les hommes qui vivent sur la terre.

Cela étant, dans quelle innombrable compagnie nous sommes constamment !

2. Nous voyons beaucoup trop loin aussi nos frères dispersés par toute la terre. Le même Dieu, le même Jésus qui vit en nous par sa grâce, sur lequel nous sommes greffés comme ses membres, est présent de la même manière aux chrétiens de l'autre bout du monde et aux âmes du purgatoire. Il n'y a donc de distance entre eux et nous que la distance de Jésus à nous et de Jésus à eux, et comme cette distance n'existe pas quand Jésus est dans notre cœur et dans le leur, en Jésus et par Jésus nous ne faisons plus qu'un avec eux.

De même, par Jésus, nous sommes rapprochés de ceux que Jésus appelle à son amour et nous pouvons faire rayonner la flamme de notre amour jusque sur les âmes de l'autre hémisphère.

3. Souvent nous voyons bien trop éloignés de Dieu et de nous ceux que nous voyons penser et vivre autrement que nous. Par la bonne foi et la bonne volonté, hérétiques, schismatiques, païens peuvent appartenir à l'âme de l'Eglise et faire partie comme nous du corps mystique du Christ.

Et souvent ceux que nous croyons grands pécheurs et éloignés complètement de nous par leurs pensées et par leur conduite, peuvent être très excusables et tout près de revenir à Dieu. Dieu seul lit dans les cœurs.

4. Enfin ce que tous les hommes voient trop loin, c'est la mort. Pour être dans le vrai, il faut la voir tout près.

En effet elle n'est pas là-bas, dans un lointain vague, indéfini ; elle est ici, elle nous travaille déjà et son travail va être achevé ; de sorte que nous pouvons dire comme David à Jonathas : « Entre la mort et moi il n'y a qu'un pas. » (I Reg., XX, 3). La vie même la plus longue est si courte qu'elle passe comme un songe.

5. Souvent aussi les hommes croient voir tout près ce qui en réalité est bien loin. Combien d'hommes, de femmes, d'enfants, croient voir le bonheur à la portée de leur main ! Hélas ! souvent il y a loin de la coupe aux lèvres, et quand on croit, en étendant la main, saisir le bonheur, c'est la souffrance qu'on tient.

Combien, par exemple, de jeunes filles croient avoir pris la pie au nid parce qu'elles ont trouvé un mari ! Mais au bout de peu de jours, quelle déception !

Souvent même c'est la réussite, la prospérité qu'on croit s'être assurées, qui sont la source de mille misères.

La prospérité nous étrangle en nous embrassant et en nous comblant de ses caresses, comme le lierre vert fait sécher des arbres qu'il entoure de son gracieux feuillage.

IV. — Se connaître

« *Si tu as besoin de nous, tu nous arbores sur ton nez. Eh bien ! il y a un endroit où il t'est impossible de voir clair sans lunettes, c'est-à-dire sans des lumières particulières venues d'En-haut ; cet endroit, c'est toi-même, c'est ton âme.* »

« Se bien connaître soi-même, c'est la science des sciences avec la connaissance de Dieu. *Est disciplinarum omnium pulcherrima et maxima, scipsum nosse,* car se connaître, c'est connaître Dieu, dit S. Clément. *Si quis enim scipsum cognoscit, Deum cognoscit.* »

Cette connaissance de nous-mêmes importe grandement pour le salut de notre âme. Pour se sauver, en effet, il faut la crainte et l'amour. Or, dit S. Bernard, « il faut se connaître pour avoir la crainte de Dieu, et il faut connaître Dieu pour l'aimer.